

CHAPITRE II

Dans le beau relatif, il y a une gradation
esthétique définie.

Indépendamment des préférences personnelles et du goût particulier de chacun, les choses belles le sont en elles-mêmes dans une mesure diverse. Il y a du plus ou du moins dans leur beauté, on en convient unanimement. Pour tout le monde, la rose l'emporte sur le bouton d'or, et l'on trouverait facilement des fleurs qui d'un commun accord se placeraient, au point de vue esthétique, entre la rose et le bouton d'or. Il y a donc, parmi les fleurs, une gradation de beauté, mais qui ne peut en embrasser qu'un fort petit nombre; à l'égard des autres, il y aura autant d'avis que de personnes. De plus, cette gradation, si limitée soit-elle, ne saurait être généralisée dans une formule et offrira peu d'utilité pratique. Ce qu'il nous faut, c'est une gra-

dation qui, au lieu de procéder insensiblement, à la manière d'un plan incliné, s'élève par degrés définis semblables aux marches d'un escalier, aux étages d'un édifice. Mais où trouver ces échelons en esthétique? Nous en constaterons l'existence grâce à la corrélation du beau avec son sujet ou substratum. L'échelle de la beauté est parallèle à celle des êtres, les degrés esthétiques correspondent aux degrés ontologiques des êtres en qui respendit la beauté.

Rappelons, et au besoin, établissons la superposition hiérarchique des êtres; nous montrerons ensuite la gradation correspondante de leur beauté.

Tout le monde est d'accord pour dire que les différents ordres et règnes de l'existence s'échelonnent les uns au-dessus des autres. L'ordre intellectuel est superposé à l'ordre matériel, et l'ordre moral à l'ordre intellectuel; l'homme est tenu pour supérieur à l'animal, celui-ci au végétal et ce dernier au minéral. Ce classement dicté par le sens commun est admis sans discussion; néanmoins la philosophie moderne, qui aime à se rendre compte de toutes choses, peut se demander quelle est la base rationnelle de ce placement hiérarchique. A quoi tient, qu'est-ce qui fait la valeur d'un être? Quelle est la règle qui nous dirige dans l'estimation des choses? Nous ne parlons pas de la valeur conventionnelle ou occasionnelle résultant de circonstances particulières; il s'agit de la valeur intrinsèque, réelle. Pourquoi ontologiquement la créature

humaine vaut-elle plus qu'une montagne, celle-ci fût-elle de marbre ou d'or massif ?

Sans nous embarrasser en des abstractions métaphysiques sur l'essence même des êtres, nous pouvons répondre en formulant ce principe : *Le degré d'excellence d'un être est défini par son degré d'indépendance*. La supériorité de l'indépendance entraîne toutes les autres. L'aséité, l'indépendance la plus absolue que nous puissions concevoir, est précisément la caractéristique de l'être suprême, l'attribut le plus formel de Dieu. Appliquons ce principe successivement aux différents ordres et règnes de l'existence.

D'abord, tout nous le démontre, la *matière* est enchaînée au point de l'espace et de la durée où elle se trouve, tyrannisée par le mouvement qu'on lui donne, maîtrisée par son poids, paralysée par son inertie, assujettie à toutes les influences physiques. Elle est dépendante comme jamais esclave ne pourra l'être.

L'*esprit* au contraire est essentiellement libre; il n'est en aucune manière enchaîné; il se transporte dans l'espace et la durée, s'arrête et se meut comme bon lui semble. Il n'est embarrassé d'aucune masse qui puisse l'alourdir ou lui faire obstacle; il échappe à toute étreinte physique; il est donc aussi réellement indépendant que la matière l'est peu. Donc l'ordre intellectuel est évidemment supérieur à l'ordre matériel; les rapports logiques de cause et d'effet, de déduction et de finalité l'emportent évidemment sur les rapports d'étendue et de couleur, etc.

Nous établirons de même l'excellence de l'*ordre moral* sur l'ordre intellectuel, de la vertu sur la science. En effet, autant les actes particuliers de l'intelligence ont quelque chose d'inévitable et de fatal, autant ceux de la volonté (qui constituent l'ordre moral) sont essentiellement spontanés et libres; l'intelligence ne fait pas la vérité, elle la constate; la volonté, au contraire, fait le choix auquel elle s'arrête et détermine son vouloir dans les cas particuliers. Si je lis un journal, si j'écris une lettre ou m'adonne à une occupation quelconque, j'ai conscience de le faire parce que je le veux; je sens que, si je voulais, je ne le ferais pas et pourrais à mon gré faire autre chose : ma volonté est donc très libre. Mais quand mon intelligence me dit que quatre fois cinq font vingt, qu'il y a loin de Paris à Pékin, que telle maison est spacieuse, je n'y suis pour rien et n'y puis rien changer; la vérité, le fait que saisit mon intelligence ne dépend aucunement de moi; cette vérité, ce fait que je perçois s'impose à mon esprit.

De plus, au point de vue de l'influence, la vertu l'emporte encore sur la science, car elle affranchit l'homme des passions, tandis que la science coexiste trop bien avec leur esclavage, comme le prouve l'expérience. Quelquefois même la science, enchaînée au service des passions, assurera le triomphe de leur tyrannie.

On ne nous demandera pas de mettre en évidence la supériorité de l'ordre surnaturel et divin sur l'ordre moral humain : la démonstration serait pareille.

Passons plutôt au classement hiérarchique des règnes de la nature.

On place universellement le règne minéral au bas de l'échelle, puis le règne végétal, le règne animal et au sommet le règne hominal⁽¹⁾ ou humain. Ce classement est pleinement justifié par les accroissements successifs d'indépendance d'un règne à l'autre.

Le *minéral* n'est que matière; par suite il vérifie tout ce que nous avons dit plus haut de l'esclavage de la matière. Il est soumis sans résistance possible à toutes les influences, aux attractions moléculaires, à la pesanteur, aux vibrations calorifiques, lumineuses ou électriques, à tout effort mécanique; il est à la merci de tous les autres êtres.

Le *végétal* lui est fort supérieur, la vie l'affranchit dans une certaine mesure : il sait se soustraire aux forces moléculaires et à la pesanteur pour s'organiser, grandir et porter souvent à une remarquable hauteur un poids énorme de tige et de branches. Il réalise un type spécifique, mais avec une latitude qui n'a rien de la rigueur mathématique qui préside à la structure du cristal; il sait réagir contre le froid, le chaud, la sécheresse; on le voit même travailler à la cicatrisation des plaies qui peuvent lui survenir; il se perpétue par des graines ou rejetons; enfin il fait concourir le minéral à son entretien et à son développement.

L'indépendance de l'*animal* est beaucoup plus

(1) Le mot est d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire.

grande. Grâce à la vie sensitive et à la spontanéité de mouvement dont il jouit, non seulement il réagit sous l'action des influences et excitations extérieures, mais il y répond par une perception ou connaissance qui l'éclaire sur ce qu'il peut en attendre. Ses yeux, ses oreilles, son odorat l'avertissent à distance des dangers qui le menacent ou des joies qui lui sont offertes; sa faculté de locomotion lui permet de fuir les uns et de se porter aux autres. De plus, il fait servir à son entretien minéraux et végétaux, qu'il s'assimile au point de vérifier l'expression du Dante, *se immedesima, se enluia*, il les fait lui-même, il se les identifie.

L'*homme* enfin jouit d'une indépendance royale. Nous avons vu le minéral assujéti au végétal, le végétal ainsi que le minéral soumis aux besoins de l'animal. Or ce dernier lui-même, ainsi que les deux règnes précédents, est au service de l'homme. L'homme est donc bien le terme, le sommet où aboutit cette hiérarchie des êtres visibles.

Son indépendance personnelle a bien d'autres caractères d'élévation. D'abord *organiquement* ses sens possèdent un équilibre de puissance et une universalité d'aptitudes dont rien n'approche chez les animaux; chez ces derniers, la supériorité d'un sens est toujours aux dépens de la perfection des autres. Les sens même qui dans la brute ont le plus d'acuité ont chez l'homme une variété de discernement que n'a pas l'animal. Par exemple, le chien a l'odorat plus fin pour certains effluves; mais il est insensible à la grande diversité des odeurs; le vautour a l'œil plus perçant, mais il est incapable de

discerner la variété des couleurs; le lièvre a l'oreille plus sensible au moindre bruit, mais ne saurait distinguer les tons de l'échelle musicale.

Au point de vue intellectuel, l'indépendance de l'homme en fait un règne à part : il pense, il juge, il raisonne, combine; parle, écrit, imprime; exploite les ressources plus ou moins cachées de la nature, tandis que l'animal n'a jamais eu l'esprit de se faire un outil ni même de se servir de ceux de l'homme.

Enfin, *sous le rapport moral* ou de la vertu, l'homme n'a pas seulement la spontanéité de ses actes, il a la liberté de ses déterminations. Cette liberté est si grande, si complète, que Dieu lui-même s'interdit de la violenter ⁽¹⁾. L'homme est maître de sa propre valeur; à son choix, il s'élève ou se dégrade; il est maître de ses destinées éternelles, car elles seront la conséquence de ses œuvres, la sanction de l'usage qu'il aura fait de sa liberté. L'indépendance de l'homme s'étend donc au delà de l'horizon de la terre et du temps; son excellence par rapport aux autres créatures de l'univers grandit et l'emporte dans la même mesure.

Ainsi la gradation hiérarchique de la matière à l'esprit et à la vertu, du minéral au végétal, à l'animal et à l'homme, est fondée sur la nature même. Or, à cette gradation ontologique en correspond une semblable en esthétique. En effet, un instinct naturel que la raison justifie nous fait prendre dans

(1) Reliquit illum in manu consilii sui. *Eccli.*, xx, 14.

les données extérieures d'un être une idée de sa nature intime. Quoi qu'il en soit des exceptions, il est dans l'ordre qu'habituellement la tenue, les vêtements d'une personne nous donnent une idée de sa condition ⁽¹⁾. Or, la beauté est une parure, un brillant manteau, il est normal qu'une nature supérieure revête un manteau plus riche et que la beauté augmente parallèlement à l'excellence de l'être.

Ce n'est pas seulement une convenance, c'est une nécessité. La splendeur ou l'éclat avec lequel les êtres peuvent se manifester ne fait que révéler davantage ce qu'ils sont en réalité. Si donc il y a gradation parmi ces êtres sous le rapport ontologique, cette gradation ne pourra devenir que plus saillante alors que son resplendissement provoquera notre sens esthétique.

Nous nous bornons ici à ces simples indications, les chapitres suivants offriront une démonstration complète.

(1) Exterior cultus indicium quoddam est conditionis humanæ. — D. Thom., *Sum. th.*, II^a II^æ, q. 169, a. 1, 3^{um}.

